

Mercredi

9 FÉVRIER

A LA CLINIQUE PSYCHIATRIQUE pensionnaires et pe



La Borde :
un château
accueillant,
pas un « asile ».

Le docteur
Oury : ici,
tout le monde
est responsable.



22.00

— TF 1 —

ÉMISSION
MÉDICALE

LA CLINIQUE
DE LA BORDE
ou
le droit à la folie



1795. Une prison ? Non : l'hôpital de la Salpêtrière, où le docteur Pinel visite ses malades enchaînés.

ON arrive à la clinique de La Borde par un chemin de terre qui serpente dans la campagne solognote. Rien ne signale à l'attention ce petit château du dix-neuvième siècle et son parc de quarante hectares. Pas de grille, pas de murs d'enceinte : la clinique de La Borde est un établissement psychiatrique où cent dix malades mentaux vivent en liberté. Arrivés au seuil du perron, nous demandons à la première personne rencontrée où se trouve le

bureau du docteur Oury, qui dirige la clinique. Nul vêtement ou signe apparent ne permet de distinguer les malades des soignants. Une jeune femme, sans doute une monitrice, demande à un homme au regard las, sans doute malade, de nous conduire. Il répond qu'il est fatigué et qu'il n'y tient pas. Un autre jeune garçon, aux gestes incontrôlés, se propose de nous accompagner. Il nous guide à travers le jardin, vers le bureau que nous cherchons et prend poliment congé.

L'AVENIR DE LA BORDE

LA clinique de La Borde, largement hypothéquée, connaît aujourd'hui de très graves difficultés. Le passif est de quatre cent mille francs et risque de doubler cette année. La clinique, en effet, est tenue de pratiquer un prix de journée de 157,86 F, soit moins de la moitié du prix pratiqué à l'hôpital de Blois. De plus, la Sécurité sociale a rompu unilatéralement la convention qui la liait à la clinique. Les honoraires perçus par les médecins sont eux-mêmes si faibles (jamais plus de 35 francs par jour)

Autour de nous, d'un bâtiment à l'autre, chacun circule librement, certains traînant une oisiveté hagarde, d'autres semblant pressés de se livrer à leurs activités habituelles.

Ici, rien n'est tout à fait comme ailleurs. Ailleurs : dans les hôpitaux psychiatriques. Le docteur Jean Oury, quarante-cinq ans environ, les yeux très doux derrière ses lunettes, explique posément : « J'ai acheté à crédit cette clinique en 1953 ; elle devait être démolie et vendue au poids de la pierre. Je m'occupais, depuis 1949, d'un

établissement près de Chambord qui, avec ses douze lits, était le seul pouce de psychiatrie du département. L'hôpital de Blois avait été fermé en 1942, et ses mille malades déplacés ou lâchés dans la nature. J'avais également fait un passage à l'hôpital de Saint-Alban, qui fut le premier à pratiquer la psychothérapie institutionnelle. Il s'agit d'une idée simple : soigner le malade à l'aide d'institutions telles que les ateliers de travail manuel, poterie, tissage, imprimerie, etc. Il fallait rompre avec le système paternaliste, re-

qu'ils ne sauraient en aucun cas combler le déficit. Cet établissement, considéré comme novateur et dont s'inspirent aujourd'hui de nombreux courants psychiatriques, est donc au bord de la faillite. Si les services des prix départementaux n'accordent pas à la clinique les moyens d'une augmentation des tarifs pratiqués, ce sera le licenciement collectif et, à plus long terme, la fermeture de l'établissement. C'est dire que l'avenir de La Borde dépend de la décision des organismes de tutelle.

Le personnel se partagent toutes les tâches



Jean Lenoir

1977. Un manège ? Non : à La Borde, les pensionnaires du docteur Oury s'adonnent librement à l'équitation.

lation du médecin et du personnel avec le malade, qui entraînait la dépendance et, donc, l'aliénation.

» J'ai voulu développer l'inter-responsabilité. A La Borde, tout le monde est responsable de tout le monde. Nous avons mis en place un club thérapeutique géré par les malades et le personnel, qui passe contrat avec l'administration et s'occupe d'une façon autonome de toutes les activités existantes, ateliers créatifs, chapitres comptables, organisation des loisirs, voyages, etc. Les bénéfices réalisés reviennent à l'association. C'est donc une forme d'autogestion réussie. Les malades, qu'on appelle ici pensionnaires, sont regroupés par quinze environ et assistés de trois membres du personnel. En équipe, ils créent, décident, gèrent. Ils peuvent tenir le bar ou choisir le thème de la prochaine fête, participer à la rédaction de l'hebdomadaire, l'entretien de la bibliothèque, le cinéma ou

le club hippique, l'atelier super huit — que subventionne l'INA (Institut national de l'audiovisuel) — ou décider de faire office de chauffeurs ; ou encore aller faire le marché à Blois. Les investissements nécessaires sont également décidés collectivement et soumis à des commissions.

Favoriser la communication

» Le personnel et les malades assurent ces tâches par roulement : responsables des permanences, des heures d'ouverture, etc.

» Cela oblige chaque malade à être constamment en contact avec d'autres, dit le docteur Oury, donc à favoriser la communication. Le tissu social existant permet d'être informé parfaitement de tout ce qui se passe dans la vie et la tête de chacun.

La clinique dispose d'un petit car pour conduire des groupes en vacances ou

pour les sorties occasionnelles. Un malade souhaitait le conduire.

« Il a fallu y renoncer pour des raisons d'assurances, dit Jean Oury, mais il en aurait été capable, tout comme les pensionnaires sont capables de tenir le standard téléphonique, de faire la cuisine ou de la voltige à cheval. Ici, la parité entre soignants et soignés est telle que certaines femmes de ménage sont analysées et participent aux réunions, que le cuisinier souhaite s'occuper de soins et qu'il arrive que les pensionnaires soutiennent les moniteurs. Chacun est attentif à l'autre et l'information importante sur un malade peut venir de son voisin de chambre, de la femme de service ou de tout autre relais. »

Mais il ne faudrait pas en conclure qu'à La Borde, c'est l'anarchie ou l'inertie, et qu'on n'y soigne pas vraiment médicalement les maladies mentales.

« Je suis à l'opposé de

l'anti-psychiatrie, affirme énergiquement le docteur Oury ; je déteste la « spontanéité et l'inertie ».

» Il arrive à La Borde un grand nombre de malades mentaux très difficiles, pour qui le passage ici est pratiquement la dernière chance.

» Il y a aussi les « chroniques », qui sont pratiquement soignés à vie, et soixante-cinq pour cent de psychoses. Nous consacrons à ces malades deux à trois heures de soins individuels par jour (chimiothérapie, psychanalyse, psychothérapie). Il arrive aussi qu'on utilise l'électrochoc sous narcose, très efficace dans certains cas. »

En vingt-quatre ans, l'expérience tentée par La Borde a été concluante sur la quasi-totalité de ses objectifs. On n'y guérit peut-être pas plus qu'ailleurs, mais l'univers fait aux malades est au moins chaleureux et humain.

Danièle SOMMER